



BARBARA BRZEZICKA

Université de Gdańsk

Jacques Derrida : intraduisible ou mal traduit ?

ABSTRACT: In this article I endeavour to tackle the myth of Derrida's untranslatability. First, I present the theoretical basis for my research – Henri Meschonnic's poetics of translation. Then, I try to determine the factors which make translating Derrida's texts difficult: the polysemy of his most important terms and the "terminological fields," that is all the terms related to each other. Two examples of these fields support my argument. Finally, I analyse some Polish translations of Derrida's text and show linguistic difficulties in Polish translations of *La différance* and other texts, where not only the Derridean style, but also grammar, vocabulary, and expertise in philosophy leave a lot to be desired.

KEY WORDS: Derrida, philosophical translation, untranslatability

Jacques Derrida est souvent considéré comme un philosophe difficile à comprendre et surtout à traduire. Ses lecteurs anglophones et polonais sont souvent incapables de saisir le sens de ses écrits, ce qui a compromis la déconstruction et la philosophie poststructuraliste dans les pays comme la Pologne, les États-Unis et le Royaume Uni. D'un autre côté, ceux qui ont lu les œuvres de ce philosophe en français se rendent compte de l'importance des jeux de mots, des polysémies, des familles des mots et même des ressemblances graphiques de ses termes-clés. On pourrait donc croire que ces textes sont intraduisibles. Cela n'est pas sans fondement et on peut rappeler ce que disait Derrida sur la traduction : « Rien n'est intraduisible en un sens, mais *en un autre sens* tout est intraduisible [...] » (DERRIDA 1996 : 103). Sans doute, rien n'est pleinement traduisible, y compris les textes philosophiques. Plusieurs jeux de mots doivent disparaître dans la traduction, mais cela signifie-t-il qu'une bonne traduction de Derrida est impossible ?

En me basant sur l'analyse des traductions polonaises de ce philosophe et sur quelques traductions anglaises et espagnoles, je voudrais montrer les moments « intraduisibles » dans les textes derridiens et les solutions proposées par les traducteurs. De manière plus systématique, j'aimerais présenter ce que j'ai

appelé des « champs terminologiques » de Derrida, c'est-à-dire les termes-clés avec leurs champs sémantiques et lexicaux, ainsi que ce que l'on peut appeler « champ poétique » (j'utilise le mot « poétique » dans le sens que lui a donné Henri Meschonnic, dans *Poétique du traduire* et *Pour la poétique II*), comprenant les familles des mots et les mots ressemblant graphiquement au terme vedette. L'objectif de cet article est de montrer non seulement les solutions qui ont été appliquées aux textes derridiens, mais aussi d'autres solutions possibles qui auraient rendu ces traductions plus compréhensibles pour les lecteurs. Je voudrais aussi montrer quelques dérives des traducteurs qui ont souvent rendu les textes derridiens encore plus « étranges » qu'ils n'étaient en français. Cette stratégie d'« abizarrement », que l'on peut voir chez plusieurs traducteurs polonais, mais aussi dans quelques traductions anglaises (par exemple, *De la grammaologie* de Gayatri Spivak), a largement contribué à la création d'un jargon « poststructuraliste » au sein du polonais et de l'anglais philosophiques. Dans mon article, je veux démontrer qu'une autre stratégie est possible et que l'on peut traduire Derrida de manière beaucoup moins étrange pour l'oreille du lecteur polonais ou anglophone.

Cadre théorique

Dans mon analyse des traductions de Jacques Derrida, je me suis basée sur la poétique proposée par Henri Meschonnic. Pour lui, ce qui est central dans la traduction, ce n'est pas le système linguistique avec son opposition du signifiant et du signifié (cette opposition étant créée par la culture). L'unité de traduction selon Meschonnic, c'est le texte : « La traduction n'est homogène à un texte que si elle produit un langage-système, travail dans les chaînes du signifiant. [...] On construit et on théorise un rapport de texte à texte, non de langue à langue » (MESCHONNIC 1973 : 314). C'est le texte qui impose ses règles au traducteur et celui-ci doit les suivre. Il s'agit des dominantes sémantiques, du style, des champs lexicaux et même de la prosodie. Meschonnic appliquait sa poétique non seulement aux œuvres littéraires, mais aussi aux textes scientifiques et le cas d'un texte philosophique lui a servi d'exemple dans l'essai intitulé *Poétique d'un texte de philosophe et de ses traductions : Humboldt, Sur la tâche de l'écrivain de l'histoire* (MESCHONNIC 1999). Il y critique la « modernisation » de Humboldt effectué par Pierre Caussat, ainsi que l'utilisation des termes abstraits au lieu des termes concrets allemands (par exemple *Kopf*, 'tête', devient *esprit* dans la version de Caussat). C'est aussi le « rythme du sens » qui disparaît dans la traduction. Meschonnic désigne par ce terme toutes les relations intratextuelles (sémantiques et formelles) qui lui donnent sa cohérence.

Jean-René LADMIRAL (1991, 2004) critique Meschonnic avec tous les autres théoriciens qu'il qualifie de « sourciers ». Sans doute, on peut accuser Meschonnic d'un certain « panterminologisme » qui veut garder l'équivalence formelle à tout prix. Certes, la traduction idéale, qui remplirait toutes les exigences proposées par Meschonnic, n'existe pas, mais il montre la direction dans laquelle le traducteur peut se diriger. Cette démarche est particulièrement avantageuse dans la traduction des textes où le « rythme du sens » joue un rôle crucial. Quand on lit des auteurs comme Jacques Derrida, on peut même avoir l'impression qu'ils « tissent » leurs textes, en construisant le rythme du sens très consciemment et en faisant de ce rythme un aspect important de leurs œuvres. C'est pourquoi, la poétique de Meschonnic a servi de base pour l'analyse de la terminologie derridienne et de ses traductions vers le polonais. Cette analyse ne vise pas les termes pris séparément, mais considérés dans leurs ensembles que l'on peut appeler « champs poétiques » ou « champs terminologiques ». Cette vision de la terminologie correspond aussi à celle de Michel Serres qui voit les sciences non pas comme ensemble des domaines, mais plutôt comme réseaux de nœuds (BROWNLIE 2002 : 296), où différents sens et usages se croisent et s'entremêlent.

Intraduisibilité de Derrida

Avant de regarder de plus près les traductions, il faut se poser la question si, et à quel point, les textes de Jacques Derrida sont intraduisibles. D'abord, il faut se rendre compte que, comme le disait Derrida lui-même, dans un certain sens tout est intraduisible, mais cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas traduire, au contraire. Derrida est souvent présenté comme un auteur incompréhensible, d'un style opaque et difficile à suivre. Cette opinion n'est pourtant pas pleinement justifiée. Il faut se rendre compte qu'il existe plusieurs styles scientifiques et le style français est souvent perçu comme difficile par les anglo-saxons qui sont habitués à l'argumentation linéaire et réagissent mal aux digressions (DUSZAK 1998 : 107–108). En Pologne, c'est le style germanique qui domine, mais on peut voir aussi l'influence du style anglo-saxon. C'est pourquoi les écrits des auteurs français nous paraissent parfois opaques.

À part le style, il y a encore deux facteurs majeurs qui renforcent le sentiment de l'intraduisibilité des textes derridiens. Premièrement, dans la majorité de ses textes, Derrida exploite la polysémie des termes – on peut même dire que c'est un de ses outils philosophiques préférés. Cette polysémie est souvent limitée à la langue française ou aux langues romanes et elles imposent des difficultés aux traducteurs et traductrices polonaises. Deuxièmement, Derrida

met en relation des termes de la même famille des mots ou des termes qui se ressemblent graphiquement. En polonais, ces relations disparaissent et c'est au traducteur ou à la traductrice de décider : ou bien elle ne fait pas apparaître ces relations dans sa traduction, ou bien elle est obligé d'expliquer les termes dans la note et de rappeler le terme original chaque fois entre parenthèses. Hormis ces deux facteurs, il y a aussi des jeux de mots littéraires dans les textes de Derrida, mais contrairement aux idées reçues ils n'y dominent pas et ne constituent qu'un problème secondaire dans le processus de traduction. Bien évidemment, la frontière entre ce qu'on vient d'appeler le « champ terminologique » et le jeu de mots est arbitraire et elle dépend plutôt de l'interprétation philosophique que des raisons linguistiques et traductologiques. L'intraduisibilité de Derrida n'est donc pas insurmontable et tout dépend de la stratégie adoptée par la traductrice ou le traducteur.

Exemples des difficultés

Prenons deux exemples de ces « champs terminologiques » et présentons les difficultés qu'ils posent aux traducteurs. Le premier vient du lexique traditionnellement philosophique, le deuxième peut être placé sur la frontière entre la philosophie et la critique d'art. Il s'agit des champs construits autour des termes 'entendre' et 'abîme'.

Le seul verbe « entendre » a été traduit comme *słyszeć*, *rozumieć*, *pojąć*, *żądać*, *zamierzać* et *zezchieć*. Toutes ces traductions sont justifiées, mais la polysémie principale est exprimée par les verbes polonais *słyszeć* (entendre un son, un bruit) et *rozumieć* (comprendre). Il y a aussi le sens volitif, surtout dans l'expression « entendre faire ». D'où les phrases telles que : « Car ces discours entendent être entendus » (DERRIDA 1967 : 67). Krzysztof Kłosiński l'a traduite ainsi : « Bo wypowiedzi te żądają wysłuchania » (DERRIDA 2004 : 75). La polysémie continue dans le champ terminologique, où se trouve par exemple « entendement ». Ce terme philosophique est employé de plusieurs manières en français, ce qui donne des traductions parfois très différentes en polonais. Dans les traductions de Derrida, on trouve *intelekt*, *rozumienie*, *rozum*, *rozsądek*, *umysł*. Les termes *intelekt* et *rozsądek* sont tous les deux utilisés pour traduire le terme allemand *Verstand* – le premier chez Kant, le second chez Hegel, entre autres. Ce terme est un bon exemple de ce « réseau de nœuds » de Serres. On peut voir en effet comment les termes traduits et retraduits s'entrelacent à travers les langues, ce qui rend impossible toute équivalence. Le champ terminologique comprend aussi les termes comme « sous-entendre » (*zakładać*, *sugerować*), « sous-entendu » (*domyślny*, *dany do zrozumienia*) et finalement « s'entendre-parler » traduit comme *słyszanie*

własnej mowy, słuchanie-jak-się-mówi, słyszenie siebie mówiącego, dochodzić do głosu et dać się słyszeć. On peut donc voir que seuls les termes posent problème et qu'il est impossible de rendre toutes ces relations en polonais. La plupart des traductrices et traducteurs polonais ont choisi de ne pas faire apparaître ces relations dans leurs traductions. Par exemple, dans la phrase :

Or il se trouve, je dirais par le fait, que cette différence graphique (le *a* au lieu du *e*), cette différence marquée entre deux notations apparemment vocales, entre deux voyelles, reste purement graphique : elle s'écrit ou se lit, mais elle ne s'entend pas. On ne peut l'entendre et nous verrons en quoi elle passe aussi l'ordre de l'entendement.

DERRIDA 1972a : 4

les traducteurs polonais (Joanna Skoczylas, Bogdan Banasiak et Janusz Margański) traduisent « entendre » par *usłyszeć* et « entendement » par *pojmo-wanie* ou *rozumienie*. On peut voir cette stratégie dans la plupart des traductions polonaises.

Si le substantif « entendement » est bien enraciné dans la tradition philosophique, le terme « abîme » ne fait pas partie de ce lexique de base. Pourtant, il joue un rôle important dans plusieurs écrits de Derrida et de ses contemporains, surtout dans le contexte de l'art. Le terme en tant que tel n'a que deux traductions en polonais, c'est-à-dire *otchłań* et *przepaść*. En ce qui concerne le verbe « s'abîmer », il a été traduit comme *zapadać się w otchłań* et *zaprzepaszczać*. On peut se demander si cette deuxième proposition est justifiée, mais les problèmes traductologiques concernent surtout le substantif « abyme ». Cette variation orthographique apparaît le plus souvent dans l'expression « mettre en abyme », qui est en soi difficilement traduisible vers le polonais. La « mise en abyme » a été traduite comme *otchłanność*, *(niekończące się) samoodzwierciedlenie* et *pogrążanie się w otchłani*, et l'expression « en abyme » comme *samoodzwierciedlający się nieskończenie*, *w samoodzwierciedleniu* et *w głęb*. Le terme *samoodzwierciedlenie* a été proposé par Stanisław Cichowicz dans sa traduction de *Signéponge* et il est peut-être le plus fidèle, au moins dans le contexte de l'art et de la littérature. Néanmoins, il ne peut pas être utilisé dans le texte où Derrida met en relation le sens littéral de l'abîme et le procédé de la mise en abyme. La traductrice de *La Vérité en peinture*, Małgorzata Kwietniewska, a décidé de traduire « abyme » par *odchłań* et la « mise en abyme » par *odchlannienie*. Elle informe le lecteur polonais de la double graphie existant en français et ensuite elle explique qu'un « mécanisme pareil a été appliqué dans la traduction polonaise » (DERRIDA 2003 : 30). Par conséquent la traduction de : « C'est encore un cercle, ce qui redouble, remarque et abyme la singularité de cette figure. [...] Comment un cercle s'abymerait-il ? [...] Le cercle et l'abîme, donc, le cercle en abyme [...] » (DERRIDA 1978a : 28–29) devient en polonais « To jeszcze jedno koło, które podwaja, zaznacza i strąca w odchłań [abyme] jednostkowość tej figury. [...] W jaki

sposób koło mogłoby odchlannieć [s'abymérait-il] ? [...] A zatem koło i otchłań, odchlanniejące koło [...] » (DERRIDA 2003 : 30–31). On peut se demander si cette décision d'utiliser une faute d'orthographe là où il s'agissait d'une variante orthographique était justifiée et si elle n'a pas contribué à la « mauvaise réputation » de Derrida en Pologne. Le philosophe est en effet souvent perçu comme un auteur opaque et maniéré, alors que ce sont souvent les traductions polonaises qui le rendent encore plus difficile à avaler.

Kwietniewska n'est pas la seule à suivre cette stratégie d'abizarrement, que l'on peut comparer à l'ennoblissement tellement critiqué par Antoine Berman (BERMAN 1985 : 73–74). Comme les traducteurs français de Shelley, les traductrices et les traducteurs polonais essaient d'embellir leurs textes, mais souvent leurs efforts sont contre-productifs. Sans doute, les relations entre les mots sont très importantes chez Derrida, mais on peut les faire voir en utilisant les parenthèses (comme le fait d'ailleurs Kwietniewska) ou les notes de bas de page. Bref, le traducteur ou la traductrice peut se rendre visible. Or, quand on regarde les traductions des textes philosophiques vers le polonais, on voit que la visibilité qui est souvent perçue comme une défaite et qu'on l'évite. C'est pourquoi le plus souvent on choisit de ne pas traduire les jeux de mots et les polysémies derridiens. Et quand la personne qui traduit se fait voir, elle essaie de récompenser cette défaite par la créativité, comme dans le cas de *odchłań*. Heureusement, cette tendance tend à s'affaiblir et les traducteurs les plus récents, comme Kajetan Jaksender et Tomasz Załuski, n'hésitent pas à se faire voir dans le paratexte.

Et si Derrida n'était pas intraduisible, mais tout simplement mal traduit ?

L'abizarrement peut être considéré comme une question de goût. Malheureusement, ce n'est pas la seule caractéristique des traductions polonaises de Derrida. Souvent, les traducteurs et les traductrices se sont heurtés à des problèmes beaucoup plus banals. Analysons de plus près les trois traductions de *La différence* et il faut avouer que ce ne sont pas seulement le style et la terminologie derridiens, mais aussi la grammaire et le vocabulaire français qui ont posé des problèmes à Joanna Skoczylas, Bogdan Banasiak et Janusz Margański.

Commençons par la grammaire. Dans la phrase « Comment vais-je m'y prendre pour parler du *a* de la différence ? Il va de soi que celle-ci ne saurait être *exposée* » (DERRIDA 1972a : 6), le pronom « celle-ci » ne peut se référer qu'à la différence. Or, Margański traduit finit extrait ainsi : « nie sposób tego *wyłożyć* » (DERRIDA 2002 : 32). Le pronom neutre *to* suggère que c'était Derrida qui aurait

eu du mal à s'y prendre. Dans la traduction de Banasiak, c'est la phrase « La différence qui fait lever les phonèmes et les donne à entendre, à tous les sens de ce mot, reste en soi inaudible » (DERRIDA 1972a : 5) et l'adjectif « ce » qui ont posé des problèmes. Dans cette traduction l'adjectif se réfère à l'adjectif qualificatif *niestyszalny*, « inaudible » (DERRIDA 2012 : 2). Même la toute première traduction de Derrida, celle de Joanna Skoczylas, revue par Stanisław Cichowicz, n'est pas libre des ce type de problèmes. La parenthèse dans l'extrait « le discours métaphysique de la phénoménologie est inadéquat. (Mais le « phénoménologue » n'est pas le seul à le parler.) » (DERRIDA 1972a : 21) a été traduite ainsi : « nie tylko fenomenolog ucieka się do tego sposobu » (DERRIDA 1978b : 401), ce qui la rend un peu énigmatique. La traduction de Banasiak, quant à elle, change complètement le sens de départ et nous y lisons : « nie tylko „fenomenolog” może to powiedzieć » (DERRIDA 2012 : 13).

Les traducteurs et la traductrice de *La différence* ont eu aussi plusieurs problèmes avec la syntaxe. La proposition infinitive dans l'extrait « un calcul que nous connaissons bien, pour avoir précisément reconnu sa place » (DERRIDA 1972a : 20) semble n'être comprise par personne. Dans les traductions de Skoczylas et Banasiak on lit « z [...] dobrze nam znanym rachunkiem, byśmy uznali jego miejsce »¹ (DERRIDA 1978b, 2012 : 399, 12) et Margański rend cet extrait ainsi « tak dobrze znanych nam rachub na to, by dokładnie rozpoznać jej [różni] miejsce » (DERRIDA 2002 : 47).

La différence a posé aussi des problèmes lexicaux. Dans la parenthèse de Derrida qu'on retrouve dans la citation de Saussure : « la langue [qui ne consiste donc qu'en différences] n'est pas une fonction du sujet parlant » (DERRIDA 1972a : 16), l'expression « consister en » aurait dû être traduite par *składać się* en polonais et non par *polegać na* – expression équivalente à « consister à ». Or, tous les traducteurs l'ont traduite par *polegać na*, même si dans la traduction polonaise du *Cours de la linguistique générale* c'est la première traduction qui est utilisée. L'incompréhension du lexique résulte parfois en contre-sens par rapport au texte-source. Dans le passage consacré à Freud, Derrida écrit à propos de l'inconscient, qu'il « délègue des représentants, des mandataires ; mais il n'y a aucune chance pour que le mandant 'existe', soit présent, soit 'lui-même' » (1972a : 21). Bien évidemment, le mandant, c'est l'inconscient, l'instance qui délègue qu'on oppose à ses représentants et ses mandataires. Cependant, Skoczylas et Banasiak le traduisent par *pełnomocnik* et Margański par *pełnomocnictwo*, ce qui renverse le sens de cette phrase. Parfois, les choix des traducteurs sont complètement étonnants, comme la traduction de « échiquier sans fond » par *otchlanna przestrzeń* [espace abyssal] (DERRIDA 2002 : 49).

¹ De telles ressemblances sont tellement fréquentes entre les deux textes qu'on peut se demander si la traduction publiée sur le site de Bogdan Banasiak est vraiment indépendante du texte de Skoczylas. En comparant les trois versions de *La différence* on a l'impression que *Różnicłość* de Banasiak n'est qu'une version retravaillée de la première traduction.

À part les problèmes de langue, c'étaient aussi les références intertextuelles qui n'étaient pas évidentes pour les traducteurs polonais. Derrida écrit, dans le contexte de la psychanalyse freudienne, que « Les concepts de trace (*Spur*), de frayage (*Bahnung*), de forces de frayage sont, dès l'*Entwurf*, inséparables du concept de différence » (DERRIDA 1972a : 19). Bien évidemment, *Entwurf*, c'est *Entwurf einer Psychologie*, un des premiers textes de Freud qui n'a pas été traduit vers le polonais. Or, Margański le traduit ainsi : « już w samym swym zamyśle (*Entwurf*) nierozzerwalnie związane z pojęciem różnicy » (DERRIDA 2002 : 45), comme si ce terme allemand était utilisé comme un nom commun. Chez Joanna Skoczylas, on lit « od samego początku, od *Entwurf* » (DERRIDA 1978b : 397), ce qui reste ambigu mais correct. Or Banasiak, dont la traduction semble être une version retravaillée de celle de Skoczylas, transforme cet extrait ainsi : « od *Entwurf* [od początku] » (DERRIDA 2012 : 11). Tout porte à croire que les traducteurs n'avaient pas vérifié la bibliographie freudienne et que cette référence leur était simplement inconnue.

Malheureusement, on peut trouver les mêmes problèmes de traduction dans beaucoup d'autres textes derridiens traduits vers le polonais. Citons quelques « perles ». Dans l'un des premiers textes de Derrida traduits vers le polonais, *Ojciec logosu*, publié dans le fameux volume de *Colloquia communia* de 1988 (n° 1–3), la phrase venant de *La Dissémination* : « Un organisme : un corps propre différencié, avec un centre et des extrémités, des articulations, une tête et des pieds » (DERRIDA 1972b : 98) a été traduite par Banasiak ainsi : « Organizm : zróżnicowane ciało własne posiadające centrum i kończyny, miejsca łączenia, głowę i nogi » (DERRIDA 1988a : 307). Le terme « articulation » qui signifie dans ce contexte une partie du corps appelé en polonais *staw* a été traduit de manière descriptive ce qui suggère un manque de compréhension de la part du traducteur. Il en est de même de l'extrait « L'écriture (ou, si l'on veut, le *pharmakon*) est donc présentée au roi. Présentée : comme une sorte de présent offert en hommage par un vassal à son suzerain... » (DERRIDA 1972b : 93–94) qui a été traduit par Banasiak ainsi : « Pismo /albo, innymi słowy, pharmakon/ zostało zatem zaprezentowane królowi. Zaprezentowane jako rodzaj obecności ofiarowanej przez wasala w hołdzie suzerenowi... » (DERRIDA 1988a : 305). Derrida utilise ici le substantif « présent » comme synonyme de « cadeau » et non comme « le présent », c'est-à-dire la présence, comme le suggère la traduction polonaise. Ce genre de problèmes de compréhension est particulièrement fréquent dans les traductions d'Adam Dziadek, qui, dans la version polonaise de *Shibboleth* : *pour Paul Celan*, traduit les « idiomes latins » par *idiomy łacińskie*, tandis que le contexte est assez clair : il s'agit des équivalents de « une fois » dans les différentes langues, donc l'expression nous réfère aux « langues romanes ». Dans le même texte les « adhérences immédiates » ont été traduites par *błyskawiczne przyleganie* au lieu de *bezpośrednie przyleganie*.

Les problèmes lexicaux concernent aussi les termes philosophiques. Parfois, les traducteurs se suivent sans mettre en question les décisions de leurs prédécesseurs. C'est le cas du terme « relève ». Paweł Pieniążek, dans une note de bas de page, explique le choix du terme polonais *zluzowanie* en se référant à Banasiak et sa traduction paru dans le premier recueil des écrits derridiens *Pismo filozofii*. Banasiak y est traité comme spécialiste de ce domaine, tandis que *zluzowanie* a été employé pour la première fois par Joanna Skoczylas dans sa traduction de *La différence*. Tout cela est d'autant plus surprenant qu'il s'agit d'un terme très éloigné du terme hégélien *Aufhebung* dont il constitue l'équivalent français proposé par Derrida.

Mais ce n'étaient pas seulement les termes difficilement traduisibles (comme *Aufhebung*) qui ont posé des problèmes aux traducteurs polonais. Dans un extrait de *La Dissémination* publié dans *Pismo filozofii*, nous lisons « Lecz zanim pojawi się takie określenie, tkwimy w ambiwalentnej i nieokreślonej przestrzeni *farmakon*, tego, co w logosie pozostaje potencjalnością i, jako potencjalność, nie jest jeszcze przezroczytym językiem wiedzy » (DERRIDA 1992 : 60). Or, le texte-source fait penser au lexique aristotélicien : « Mais avant une telle détermination, nous sommes dans l'espace ambivalent en indéterminé du *pharmakon*, de ce qui dans le logos reste puissance, en puissance, n'est pas encore langage transparent du savoir » (DERRIDA 1972b : 143), alors on aurait dû traduire « puissance » par *potencja*.

L'exemple le plus étonnant de la méconnaissance de la terminologie philosophique peut être trouvé dans une des traductions d'Adam Dziadek. Il s'agit d'un extrait des *Politiques de l'amitié*, dans lequel nous lisons que « Là serait la différence entre l'esprit (le *nous*) et le corps animal, mais là aussi leur analogie » (DERRIDA 1994 : 33). Or, dans la traduction polonaise, le *nous* grec devient un « nous » français – pronom sujet que Dziadek traduit par *my*, ce qui rend cette phrase absurde : « To jest właśnie różnica między duchem (*my*) i ciałem zmysłowym, to jest również ich analogia » (DERRIDA 2010 : 167). Non seulement l'esprit est devenu un pronom, mais aussi le corps « animal » est devenu *zmysłowe*, « sensible ».

Jacques Derrida, est-il finalement si difficile à traduire ou ce sont les traducteurs et traductrices polonais qui lui ont gagné cette mauvaise réputation ? Certes, parfois, faute de choix, on doit mettre les termes originaux entre parenthèses ou expliquer des polysémies dans les notes de bas de page. Dans ce sens, Derrida est un auteur intraduisible. Néanmoins, il a été très souvent mal traduit, ce qui a fortement influencé sa réception en Pologne. Il y est perçu comme un auteur expressément opaque, maniéré et souvent incompréhensible. Et il est vrai qu'en lisant certaines traductions, on a du mal à suivre et on a envie d'abandonner la lecture aussitôt. Or, si on compare ces traductions aux textes de départ, on peut voir que le niveau d'incompréhensibilité est incomparable et que les textes français sont beaucoup plus faciles que leurs versions polonaises. Si bien que

plusieurs lecteurs polonais choisissent les traductions anglaises au lieu de lire les textes en polonais. Il faut chercher la raison de ce phénomène dans la préparation des traducteurs – Derrida a été très souvent traduit par des philologues, très souvent spécialisés dans les lettres polonaises. Le manque de préparation philosophique et le niveau de langue souvent insuffisant pour traduire saute aux yeux dans plusieurs traductions, comme par exemple l'extrait des *Politiques de l'amitié* cité ci-dessus.

La formation des traducteurs et des traductrices doit être donc une priorité pour les éditeurs des œuvres philosophiques. De plus, il faudrait promouvoir la visibilité de la traduction – l'apparition des termes français entre parenthèses peut enrichir la lecture, puisque les lecteurs peuvent associer un tel ou tel terme avec les notions qu'ils connaissent en latin ou en anglais. Aussi les notes de bas de page ne doivent plus être considérés comme des éléments indésirables dans la traduction, car elles permettent d'approfondir la lecture et facilitent l'interprétation philosophique du texte. Même si la philosophie et la littérature ne font qu'une dans le sens derridien, les textes philosophiques et littéraires sont lus différemment, il faut donc les traduire différemment. Le traducteur ou la traductrice de Derrida ne devrait pas cacher le texte de départ – au contraire, il faut le montrer le plus possible. Ce principe semble s'accorder avec le style de Derrida lui-même qui a l'habitude d'introduire plusieurs termes grecs, allemands, anglais, italiens et d'autres dans ses textes. L'apparition des termes français dans la traduction correspond donc parfaitement à ce plurilinguisme et le texte est ainsi « relevé », comme le postulait Derrida dans un de ses textes sur la traduction (DERRIDA 2005).

Bibliographie

- BERMAN, Antoine, 1985 : « La traduction comme épreuve de l'étranger ». *Texte*, n° 4.
- BROWNLIE, Siobhan, 2002 : « La traduction de la terminologie philosophique ». *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, T. 46, n° 3.
- DERRIDA, Jacques, 1967 : *L'écriture et la différence*. Paris : Seuil.
- DERRIDA, Jacques, 1972a : *Marges – de la philosophie*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- DERRIDA, Jacques, 1972b : *La dissémination*. Paris : Éditions du Seuil.
- DERRIDA, Jacques, 1978a : *La vérité en peinture*. Paris : Flammarion.
- DERRIDA, Jacques, 1978b : « Różnia ». Tłum. Joanna SKOCZYŁAS. *Drogi współczesnej filozofii*. Wybór i oprac. Marek J. SIEMEK. Warszawa: Czytelnik.
- Derrida, Jacques, 1988a : « Ojciec logosu ». Tłum. Bogdan BANASIAK. *Colloquia communia*, 1–3.
- DERRIDA, Jacques, 1988b : *Sygnowane Ponge*. Tłum. Stanisław CICHOWICZ. *Literatura na Świecie*, nr 8–9.
- Derrida, Jacques, 1992 : *Pismo filozofii*. Tłum. Krzysztof MATUSZEWSKI, Bogdan BANASIAK, Paweł PIENIAŻEK. Kraków: Inter esse.

- DERRIDA, Jacques, 1994 : *Politiques de l'amitié*. Paris : Galilée.
- DERRIDA, Jacques, 1996 : *Le monolinguisme de l'autre*. Paris : Galilée.
- DERRIDA, Jacques, 2002 : *Marginsy filozofii*. Tłum. Adam DZIADEK, Janusz MARGAŃSKI, Paweł PIENIAŻEK. Warszawa: Wydawnictwo KR.
- DERRIDA, Jacques, 2003 : *Prawda w malarstwie*. Tłum. Małgorzata KWIETNIEWSKA. Gdańsk: słowo / obraz / terytoria.
- DERRIDA, Jacques, 2004 : *Pismo i różnica*. Tłum. Krzysztof KŁOŚIŃSKI. Warszawa: Wydawnictwo KR.
- Derrida, Jacques, 2005 : *Qu'est-ce qu'une traduction « relevante » ?* Paris : Herne.
- Derrida, Jacques, 2010 : «Oligarchie: wymienianie, wyliczanie, obliczanie». Tłum. Adam DZIADEK. *Poznańskie Studia Polonistyczne*, 17.
- DERRIDA, Jacques, 2012 : «Różnicowość». Tłum. Bogdan BANASIAK. <http://bb.ph-f.org/przeklady/derrida_roznicosc.pdf>. Date de consultation : le 28 février 2012.
- DUSZAK, Anna, 1998 : *Tekst, dyskurs, komunikacja międzykulturowa*. Warszawa: PWN.
- LADMIRAL, Jean-René, 1981 : « Éléments de traduction philosophique ». *Langue française*, T. 51.
- LADMIRAL, Jean-René, 2004 : « Dichotomies traductologiques ». *La linguistique*, T. 40, n° 1.
- MESCHONNIC, Henri, 1973 : *Pour la poétique II. Épistémologie de l'écriture, Poétique de la traduction*. Paris : Gallimard.
- MESCHONNIC, Henri, 1999 : « Poétique d'un texte de philosophe et de ses traductions : Humboldt, Sur la tâche de l'écrivain de l'histoire ». In: IDEM : *Poétique du traduire*. Paris : Éditions Verdier.

Note bio-bibliographique

Barbara Brzezicka a étudié la philologie romane et la philosophie à l'université de Gdańsk, où elle continue à travailler. En 2016, elle a soutenu sa thèse de doctorat consacrée aux traductions polonaises de Jacques Derrida. Elle a traduit de nombreux livres et articles en sciences humaines, y compris plusieurs textes de Jacques Derrida : *De l'esprit*, *Violences contre les animaux*, *Fors* et *Mémoires d'aveugle*.